

68^{ème} Journée Nationale de la Déportation

Neuves-Maisons – 28 avril 2013

Pour commémorer cette journée des déportés, je souhaite évoquer un événement qui m'a bouleversée, celui du suicide de Matéo, au début de l'année.

Matéo transmettait par son regard l'énergie assurée des jeunes skieurs de ses montagnes, a écrit un pédiatre qui le connaissait. Il était animé par la passion des musiques et des paroles exprimant les libertés du rap et du slam. Il était curieux de nature et s'était émerveillé de la découverte d'une étoile de mer. Il avait le sourire espiègle et confiant d'un enfant qui avait tout pour être heureux. Sauf ses cheveux roux qui le victimisaient pour les garçons de son collège, au prix des empreintes renouvelées de leurs coups et des humiliations récidivantes de bonnets arrachés. Matéo avait la maturité des enfants éprouvés : « la discrimination, j'en ai souffert, mais il n'y a pas que moi. La vie est une lutte. Il faut résister et la vivre à fond. », a-t-il confié à son journal. Victime des coups et des insultes des garçons de son collège, victime du silence des adultes, Matéo s'est pendu, en silence.

Il n'avait que 13 ans.

« On ne prend pas la vie pour rien », lui avait dit son père quand il avait attrapé l'étoile de mer « Tel le petit prince, écrit le médecin, il ne cria pas, il tomba doucement comme tombe un arbre, ça ne fit même pas de bruit à cause du sable. »

Alors, plus que jamais, il faut permettre à la mémoire de ne pas mourir, il faut que la société tienne bon sur les valeurs de tolérance et de respect, il faut que chaque adulte se soucie de les transmettre, nous sommes tous concernés.

« Dès qu'autrui me regarde, j'en suis responsable. », a écrit Levinas. Oui, dès qu'un enfant me regarde, j'en suis responsable.

Il y a 4 ou 5 ans, j'ai accepté d'accompagner deux classes d'un lycée de Nancy et leurs enseignants durant leur voyage en Pologne, organisé par l'association des Juifs de France, afin de leur faire découvrir les camps de concentration et l'horreur de ce qui s'est vécu là.

L'innocence joyeuse du début du voyage fit peu à peu place à une autre ambiance, plus silencieuse, plus sérieuse, plus douloureuse aussi, loin des parents, dans un confort minimaliste qui n'avait rien à voir avec leur cocon quotidien d'enfants heureux, en phase avec les visites des camps. Chaque jeune, chaque adulte, réagissait à sa façon au lieu, aux discours de l'interprète que le ton monotone rendait plus insupportable encore.

Pourtant, ce fut une prise de conscience nécessaire malgré la violence d'une vérité insoutenable. A certains moments, nous étions plein d'effroi et de silence. Lorsque le bus est passé sur le bitume de l'avenue qui a recouvert le ghetto de Varsovie, j'ai compris la puissance de cette parole entendue un jour à la radio : « les rues sont pleines de juifs qui ne sont pas là ». A Auschwitz, il neigeait alors que nous étions en mai, les jeunes n'étaient pas assez couverts et grelottaient, mais aucun n'osait se plaindre, ce qui m'a beaucoup touchée. Comme si les flocons de neige qui tombaient en silence, représentaient les âmes des enfants et des adultes assassinés ici parce qu'ils étaient juifs, tziganes, homosexuels, déficients mentaux, etc... ou qu'ils avaient les cheveux roux. Le rabbin responsable de l'association a rejoint le groupe qui attendait devant ce qui restait des fours crématoires que les nazis avaient tenté de détruire pour taire leurs crimes atroces. Ses paroles ont été réconfortantes et fortes, adaptées à ce que les jeunes étaient en train de vivre, tout en insistant sur le devoir de mémoire, pour que tous ces morts dont nous avons vu les objets quotidiens et les visages dans les bâtiments, dont nous ressentions la présence autour de nous, ne meurent pas deux fois.

Dans un des camps, quelques jeunes polonais ont surgi et se sont mis à crier « Heil Hitler ! », bras levés.

La violence de l'ignorance ! Le contraste était saisissant. La police est arrivée, mais le mal être de nos jeunes était palpable.

Inquiète, je ne savais plus quoi faire. On entendit soudain une sorte de bourdonnement dans un bâtiment voisin ; c'était des jeunes filles américaines qui récitaient des prières. Intuitivement, j'ai rapidement poussé le groupe vers les jeunes filles. Leurs chants et leurs paroles murmurées ont eu sur nos Nancéiens un effet apaisant inattendu mais bienvenu.

Cet épisode m'a fait mieux comprendre encore la nécessité de l'éducation, des commémorations, inlassablement, pour qu'on n'oublie pas. Au retour de ce voyage, quasi initiatique pour les jeunes comme pour moi, quelque chose avait changé en eux, en moi, en nous. Une petite graine de savoir avait germé là, pas plus gros qu'un grain de sable sans doute, mais qui invite à l'espérance. Je souhaite terminer mon propos avec un billet de Stéphane Hessel, écrit le jour de sa mort le 26 février 2012 et qui dit ceci :

« Il faut comprendre que la violence tourne le dos à l'espoir. Il faut lui préférer l'espérance, l'espérance de la non-violence. C'est le chemin que nous devons apprendre à suivre. Aussi bien du côté des oppresseurs que des opprimés ».

Il y a urgence.

Je vous remercie. »

Martine Huot-Marchand

